I.2. Aspects de la pragmatique conversationnelle

1. Introduction

On reconnaît généralement que le phénomène du langage peut être modélisé selon différents *niveaux*. Notre modélisation de la communication conversationnelle aborde le niveau que l'on qualifie de *pragmatique*. Pourtant elle ne fait pas directement appel aux modèles de la communication développés par les "pragmaticiens", et réciproquement les théories pragmatiques fondatrices ne prennent pas en compte, contrairement à nous, l'aspect bidirectionnel de l'échange conversationnel.

Nous avons jugé dans un premier temps que les théories pragmatiques, notamment celle de Grice [1975], pour intéressantes qu'elles soient, ne nous permettaient pas de progresser dans notre problème d'analyse des extraits conversationnels réels. Notre propre approche de la pertinence conversationnelle [Dessalles 1985] est ainsi étrangère aux cadres théoriques classiques édictés dans le domaine de la Pragmatique. Cependant, certains aspects de théories comme celle de Sperber et Wilson [1986] rejoignent parfois des préoccupations pour lesquelles les contraintes conversationnelles que nous avons mises en évidence semblent fournir une réponse.

Nous proposons ici de comparer l'essentiel de la théorie de Grice, ainsi que celle de Sperber et Wilson, telles que nous sommes capables de les décrire, avec les prédictions de notre propre modélisation. Nous essaierons d'indiquer que ces théories pragmatiques, lorsqu'on les applique à la conversation, sous-estiment l'efficacité de la communication en contexte et sous-déterminent le comportement conversationnel.

2. Le problème de la communication en situation

2.1. Le modèle digital

Dans un acte de communication, ce qui est réellement échangé n'est pas de même nature que ce qui est communiqué. Voyons cela sur des exemples[(1)] :

(1) je viendrai demain
(2) Babette s'est acheté une glace
(3) Pierre est vraiment un chic type
(4) une tasse de café m'empêchera de dormir
(5) Robert a acheté le Figaro

---

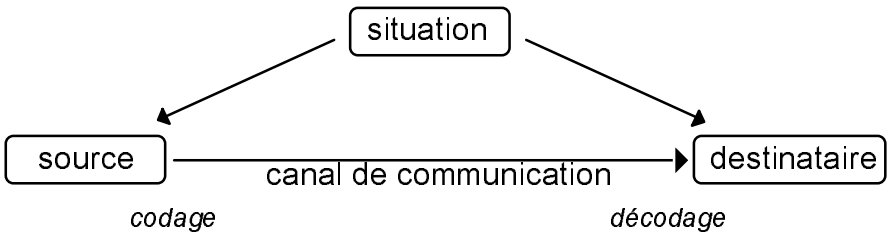
[1] Contrairement à notre habitude, les exemples que nous prenons ici sont artificiels, comme semble l'exiger la tradition pragmatique à laquelle nous nous référons dans ce texte. Pour que la comparaison soit plus aisée, nous choisissons la plupart de ces exemples artificiels parmi ceux fournis par Sperber et Wilson dans leur livre de 1986 (traduit en français).

Ce qui est communiqué, dans chaque cas, n'est pas, littéralement, contenu dans ce qui est dit. L'interprétation de (1) suppose par exemple que l'on sache qui est "je" et à quelle date la phrase est prononcée. Dans (2), le mot *glace* est ambigu. (3) peut être sincère ou ironique. Si (4) répond à une offre, s'agit-il d'un refus ou d'une acceptation ? Robert a-t-il, dans (5), acheté l'entreprise qui fabrique le journal "Le Figaro" ? De plus, ce qui est communiqué va peut-être bien au-delà de ce que nous venons de suggérer. Par exemple, (2) signifie peut-être que Babette va grossir, ou que le locuteur souhaite aussi avoir une glace, ou que le fait d'acheter une glace par grand froid est inhabituel, etc.

Or c'est bien là que réside le problème principal que la Pragmatique s'attache à résoudre. De même que les théories syntaxiques se doivent de reproduire la performance des individus qui sont capables de juger de la grammaticalité des phrases, les théories de la Pragmatique ont pour premier but de déterminer, à partir de ce qui est dit, ce qui est "réellement" communiqué. Or ce problème posé à toute théorie de la pragmatique est un problème résolu tout naturellement par les individus qui communiquent ! "Ce qui est communiqué" acquiert ainsi une existence empirique, et le défi lancé aux "pragmaticiens" est d'expliquer et de prévoir cet objet d'expérience. Mais par quel moyen va-t-on déterminer ce que les phrases ci-dessus communiquent ?

Il est clair pour tout le monde que la situation d'énonciation est absolument nécessaire pour que l'interprétation soit possible. Mais est-elle suffisante ?

Dans (1), la connaissance de la situation permet de savoir qui viendra et à quelle date. La connaissance de la situation permet donc bien d'aller au-delà de ce qui est dit. On pourrait penser qu'une connaissance suffisamment complète de la situation d'énonciation permettrait une détermination complète de ce qui est communiqué, comme figuré dans le schéma suivant :



Ce schéma est largement inspiré du paradigme introduit par Claude Shannon dans la théorie des communications. Il suggère que les contraintes du canal de communication imposent des processus de codage et de décodage, autrement dit que la communication soit de type "digital" et non pas "analogique". Dans une communication de type analogique (penser à la transmission d'un morceau de musique joué par un orchestre), toute l'information que l'émetteur souhaite transmettre est contenue dans le signal émis qui lui *ressemble* : par exemple le signal hertzien de la radio ressemble à la pression acoustique produite par les instruments de musique. Dans une communication de type digital, en revanche, cette ressemblance est (en grande partie) perdue. Les opérations de codage et de décodage changent complètement la nature de l'information. Par ex. la partition d'orchestre n'entretient quasiment aucune ressemblance avec les vibrations acoustiques de la salle de concert. Il faut connaître le code de la transcription musicale pour profiter de la partition, alors qu'aucun code n'était nécessaire pour profiter de la retransmission radiophonique.

La compréhension du langage que l'on a acquise au cours de ce siècle tend à indiquer que la plupart des caractéristiques de la communication verbale humaine sont de type digital. La langue permet un encodage de la signification dans des phonèmes, dans des mots, dans des phrases. Qu'en est-il du niveau pragmatique ?

Nous avons constaté que le signal émis était beaucoup plus restreint que l'effet produit. La communication en situation ne peut donc pas être de type analogique[2]. Existe-t-il pour autant un code qui permet d'accéder à toute la signification, comme le schéma précédent le suggère ? Les avis des pragmaticiens sur ce point fondamental sont partagés. Il existe des modèles de ce type ("modèles du code"), et notre propre modèle en est un à bien des égards. Mais la plupart des théories pragmatiques, tout en acceptant implicitement le mode

[2] Il y a peut-être certains aspects analogiques dans la communication. Par exemple dans l'accentuation ("*Cet enfant est impppossible*"). Mais cela joue un rôle marginal dans notre propos.

digital de la communication, refusent l'existence d'un code. Ce sont notamment les théories dites "inférentielles" (qui sont parfois considérées, à tort, comme s'opposant au modèle de la communication digitale).

2.2. *Le modèle inférentiel*

Un modèle inférentiel[3] va à l'encontre d'un décodage qui se limiterait à une simple mise en correspondance message / signification. Un tel décodage ne peut pas rendre compte de l'interprétation de (6a) selon (7) :

(6a) : Paul n'est jamais en retard
(6b) : soit c'est Marie qui est en avance, soit c'est Paul qui est en retard

(7) : Marie est en avance

Un modèle inférentiel est un processus complexe faisant appel à des procédures comme le syllogisme. Si (6a) est le message, la signification (7) est produite grâce à la connaissance (6b) qui n'est pas un fait objectif de la situation (il s'agit plutôt d'une connaissance, d'une théorie sur le comportement de Paul et de Marie). On peut définir des inférences qui ne soient pas strictement de type logique, comme les inférences graduelles, qui semblent permettre de rendre compte de phénomènes argumentatifs liés à la langue [Raccah 1990; 1991]. Mais l'important ici est de constater que dans un modèle inférentiel, la signification est *construite*, et que ce processus de construction ne se satisfait pas de la seule connaissance de la situation objective d'énonciation.

Pour préciser ce point, nous pouvons écrire de manière symbolique de quels paramètres dépend l'interprétation *I* élaborée par l'auditeur *j* d'un message *m* émis par le locuteur *i* :

$$I(m(s_i,c_i), s_j, c_j)$$

avec les notations suivantes :

- $I( )$: interprétation construite par le destinataire
- $m( )$: message émis par la source
- c_i : connaissance possédée par *i*
- s_i : situation évoquée ou présente, perçue par *i*

L'adoption d'un modèle inférentiel pose alors un problème redoutable : d'où vient cette connaissance nécessaire à l'interprétation ? Si chacun utilise sa propre connaissance, comment garantir que la signification construite par le destinataire sera identique (ou aura au moins un rapport étroit) à la signification voulue par la source du message ?

Les réponses apportées par les théories pragmatiques diffèrent. Nous évoquerons le point de vue de H.P. Grice, puis celui de D. Sperber et D. Wilson, pour ensuite faire nos propres suggestions.

3. Grice : la communication vue comme une coopération

Nous nous basons sur l'article [Grice 1975] pour donner notre propre interprétation de la théorie de H.P. Grice. Le modèle de Grice, comme tous ceux que nous évoquerons par la suite, est un modèle *inférentiel*[4].

---

[3] Nous empruntons largement la terminologie et la problématique du modèle inférentiel, ainsi qu'une partie de notre critique du modèle de Grice, au livre de Sperber et de Wilson [1986].

[4] Voir note (3).

Toutefois, la construction de la signification est guidée par un certain nombre de *normes* qui limitent les risques de divergence entre la signification voulue par la source et celle que le destinataire va produire.

Pour Grice, ces normes dérivent toutes d'un principe unique, le principe de coopération. Toute contribution à la conversation se doit d'être coopérative, c.à.d. d'aller dans la "direction mutuellement acceptée" de l'échange :

> "Our talk exchanges do not normally consist of a succession of disconnected remarks, and would not be rational if they did. They are characteristically, to some degree at least, cooperative efforts ; and each participant recognizes in them, to some extent, a common purpose or set of purposes, or at least a mutually accepted direction. This purpose or direction may be fixed from the start (*e.g.*, by an initial proposal of a question for discussion), or it may evolve during the exchange ; it may be fairly definite, or it may be so indefinite as to leave considerable latitude to the participants (as in casual conversation). But at each stage, SOME possible conversational moves would be excluded as conversationally unsuitable." [Grice 1975].

Le principe de coopération permet à l'auditeur, selon Grice, de faire les inférences qui vont lui permettre de passer du message à la signification. Si la source du message peut être considérée comme coopérative, alors de nombreuses suppositions peuvent être faites, et notamment :

- le message contient juste les éléments d'information qui permettent la construction de sa signification (maxime de quantité)
- le message ne contient pas d'éléments faux ou douteux (maxime de qualité)
- le message est pertinent (maxime de relation)

Ces maximes permettent à l'auditeur de sélectionner une signification parmi toutes celles que le message aurait pu représenter. Par exemple, si l'on reprend (5) :

(5) Robert a acheté le Figaro
(5a) Robert a acheté un exemplaire du Figaro
(5b) Robert a acheté l'entreprise qui publie le Figaro

seule (5a) sera possible dans certaines situations. Dans les cas où (5b) est manifestement impossible, (5b) est exclue de l'interprétation en raison de l'hypothèse qui empêche que le locuteur ait dit quelque chose qu'il tient pour faux (maxime de qualité).

Le problème du modèle "Gricéen" vient principalement de son manque de précision et de prédiction. Grice reconnaît que les maximes peuvent être violées, par ex. lorsque deux maximes entrent en conflit, ou lorsqu'un participant veut faire une insinuation (*implicature*). Mais la difficulté majeure réside dans le fait que les maximes ont une définition beaucoup trop floue pour que l'on puisse décider de leur éventuelle violation. Reprenons l'exemple (4) :

(4a) Pierre : Veux-tu du café ?
(4b) Marie : Le café m'empêche de dormir.

Au lieu de répondre par oui ou par non, Marie énonce un message à propos des vertus anti-dormitives du café. Le principe de coopération permet à Pierre de penser que Marie a voulu être pertinente, que ce qu'elle a dit est relié à une réponse donnée à (4a). Il peut aller chercher la connaissance "Marie souhaite dormir" pour inférer un refus du café.

Or cette maxime de la pertinence et le type d'inférences qu'elle autorise sont complètement laissés dans l'ombre par Grice. Au point que la théorie ne prend aucun risque, ce qui revient à dire qu'elle paraît irréfutable. Il semble qu'elle ne fait qu'entériner *a posteriori* ce que notre compétence d'interlocteur nous dicte au vu de chaque exemple particulier. Dans (4ab), nous voyons (4b) comme un refus, nous comprenons que cela vient du fait que Marie veut dormir, et le principe de pertinence est sauf. S'il s'était agi d'une acceptation, en passant par le fait que Marie veut conduire et donc ne veut pas dormir, le principe de pertinence aurait aussi fonctionné. Si Marie avait dit "j'ai vécu 3 semaines chez ma tante dans le Jura", nous n'aurions pas compris, et

nous aurions décidé que le principe de pertinence était en défaut(5). Cette maxime de pertinence ne semble donc rien prédire. Elle semble simplement paraphraser notre compétence, ce qui la rend irréfutable. Il en est de même des autres maximes.

Grâce au principe de coopération, nous avons appris que l'auditeur sait qu'il pourra reconstituer la signification du message, un peu comme un enfant sait que l'énoncé d'un problème de mathématique contient juste les éléments qui permettent de le résoudre. Mais alors que nous connaissons en gros les techniques que l'enfant est susceptible d'employer pour parvenir à la solution de son problème scolaire, le principe de Grice ne donne aucune indication sur la méthode employée par l'auditeur pour faire les bonnes inférences et parvenir à la signification(6). Or la question posée à la pragmatique était justement celle-là.

4. Sperber et Wilson : le principe de pertinence optimale

Dans leur célèbre ouvrage [1986], D. Sperber et D. Wilson font une critique de la pragmatique de Grice, et tout en reconnaissant l'apport de celui-ci, ils tentent de substituer un principe plus simple, plus général et sans doute mieux défini, le principe de pertinence, au principe de coopération et aux maximes qui l'accompagnent, moins parcimonieux selon eux.

> "A bien des égards, l'analyse de Grice reste aussi floue que la représentation intuitive qu'on a de la communication. Plusieurs des concepts essentiels qui apparaissent dans les maximes ne sont pas définis. C'est le cas par ex. du concept de pertinence." (p.61)

Ces auteurs s'attachent en effet à rechercher les conditions qui permettent de dire qu'un message est pertinent. La solution qu'ils donnent à ce problème résout selon eux toutes les questions pour lesquelles les maximes de Grice et le phénomène d'implicitation (insinuation) ont été postulées. Notons par commodité SW la théorie de ces auteurs. Selon SW, la pertinence d'un message est définie par rapport à un *contexte* qui dépasse les éléments objectifs de la situation :

Un message *M* émis par *S* en direction de *D* sera *pertinent* pour *D*
si et seulement si
M a un *effet contextuel* sur la connaissance de *D*.

Voyons ce que ces auteurs entendent par effet contextuel :

(8) Vous êtes en train de dormir profondément

Une telle phrase n'est pas pertinente dans la plupart des cas, car vous ne pouvez pas la croire. Elle ne modifie pas votre connaissance. Dans SW, un message *M* n'est PAS pertinent dans l'un des trois cas suivants :

- les connaissances que l'on peut construire à partir de *M* sont sans lien avec le contexte
- les connaissances que l'on peut construire à partir de *M* sont déjà présentes dans le contexte
- les connaissances que l'on peut construire à partir de *M* sont en contradiction avec le contexte et la *force* du message (liée à la confiance que l'on a en lui) n'est pas suffisante pour que le contexte soit révisé (cas de (8)).

Cette définition de la pertinence pose un problème. Elle suppose définie la notion de contexte. Or le contexte ne préexiste que partiellement au message. Il est issu, mais seulement en partie, de la prise en compte de la situation objective, et des déclarations antérieures. Autrement dit, une partie du contexte est contruite "en

---

5 Bien entendu, tout énoncé est interprétable par rapport à quelque contexte. Simplement, ici, la situation d'énonciation que nous sommes susceptibles d'imaginer en lisant (4a) ne rend pas acceptable la réponse de Marie concernant sa tante du Jura.

6 Le principe de l'insinuation (*implicature*) engage l'auditeur à rechercher des inférences moins immédiates. Là encore, le mécanisme n'est pas élucidé par Grice.

temps réel" au moment de l'audition du message ! A partir du message, l'auditeur réalise des inférences et construit ainsi de nouvelles connaissances. Le contexte, après l'audition d'un message, comporte la connaissance que ce message permet de construire, mais aussi les conséquences logiques de cette connaissance.

Où s'arrête le contexte ? En effet, comme le note Johnson-Laird :

> "There are always [...] infinitely many valid conclusions that can be drawn from any given set of premises. It is for this reason that I argued that an inferential heuristic, containing the particular conclusions that are drawn, is so crucial a part of a psychological theory of reasoning." [Johnson-Laird 1983]

Dans SW, il est clairement affirmé que le contexte n'a pas de frontières définies. Les connaissances évoquées par les messages successifs sont évoquées avec plus ou moins de *force* et plus ou moins d'*effort cognitif*. Lorsque la force devient trop faible ou le coût cognitif devient trop élevé, les inférences s'arrêtent.

La force d'une construction décroît chaque fois qu'une inférence utilise une hypothèse peu sûre. L'effort cognitif est une conséquence de la structuration de la mémoire : l'évocation d'une proposition *b* par une proposition *a* est plus facile si *a* et *b* ont été associées dans l'expérience de l'individu.

Maintenant, on est en droit de se demander ce qui va pousser l'auditeur à réaliser certaines inférences plutôt que d'autres ? Dans SW, la réponse vient du principe de pertinence lui-même, principe non appris, inhérent à toute situation de communication : *l'auditeur supposera toujours que le communicateur a émis le message le plus pertinent pour communiquer un ensemble de connaissances*.

Si le message *M* a été émis, c'est que l'auditeur doit avoir les moyens de relier *M* au contexte (pertinence de *M*) avec un coût raisonnable, et qu'il peut faire toutes les inférences de force suffisante accessibles pour un coût raisonnable à partir de *M*. Il obtiendra ainsi avec une bonne probabilité les connaissances que le communicateur voulait lui transmettre.

5. Comparaison et critique des théories de Grice et de Sperber et Wilson

L'intérêt, souligné par Sperber et Wilson, de la théorie SW par rapport à celle de Grice est qu'elle est plus parcimonieuse. Elle ne postule pas une bienveillance particulière et complexe du communicateur à l'égard de l'auditeur. Le communicateur ne peut pas empêcher que son message soit vu comme devant être optimalement pertinent (présomption de pertinence optimale), et il se conduit en conséquence.

Sur ce point, SW est tout de même assez proche du principe de coopération de Grice. Simplement, dans SW, les maximes apparaissent comme superflues, car elles découlent du fait que quoiqu'il arrive, le message est considéré comme candidat à la pertinence.

SW va plus loin que Grice sur la question de savoir comment l'interprétation est construite. Toutes les inférences accessibles pour un coût cognitif raisonnable à partir du message *M* seront faites, notamment celles qui permettront de relier *M* au contexte, à condition qu'elles n'accumulent pas des hypothèses trop douteuses.

Nous voudrions critiquer les aspects suivants de la théorie SW :

- la définition de la pertinence d'un message et la notion de lien message-contexte
- le principe d'un contexte graduel construit de manière "centrifuge"
- l'invocation d'un coût cognitif pour limiter la croissance du contexte
- la force des connaissances construites et son utilisation pour délimiter le contexte
- le caractère partiel de l'approche SW

lien message-contexte : selon SW, la pertinence d'un message suppose l'existence d'un "lien" entre le message et le contexte. Or la nature de ce lien n'est pas explicitée. C'est d'autant plus regrettable que c'est dans ce lien, selon nous, que réside l'entièreté de la pertinence. Nous verrons que certains liens sont licites, et d'autres non.

De plus, selon SW, un message *M* n'est PAS pertinent lorsque *M* est déjà dans le contexte, ou est en contradiction avec le contexte. Nous pensons que cela est erroné, comme le montrent les deux exemples qui suivent :

(9) Tiens, tu es là toi !
(10) C'est drôle, les tickets sont plus chers en banlieue.

L'intervention (9) est pertinente (dans certains contextes), et pourtant l'information qu'elle apporte est connue de son destinataire. Dans notre modèle, (9) est pertinente dans la mesure où elle exprime un sentiment d'incohérence. De même, et toujours contrairement aux prédictions de SW, (10) est pertinente pour quelqu'un qui est persuadé que les tickets ont un prix indépendant de leur lieu de vente, bien qu'elle entre en contradiction manifeste avec cette connaissance. Dans notre modèle, (10) est pertinente justement pour cette raison.

contexte graduel : l'idée d'un contexte graduel aux contours mal définis est caractéristique d'un modèle inférentiel, par opposition à un modèle du code qui permettrait de constituer sans ambiguïté un nouveau contexte à partir de l'ancien contexte et du message (cf. section 2.1.). Nous sommes résolument partisans d'un modèle digital qui repose sur un code, et nous considérons que la conception de la communication manifestée dans SW est, à cet égard, largement sous-estimée. Par ailleurs, le mode de construction du contexte, tel qu'il est suggéré dans SW, c.à.d. en "chaînage avant" à partir de la connaissance directement évoquée par le message, ne correspond pas à ce que suggèrent nos expérimentations. Dans notre modèle, le contexte est constitué en chaînage arrière, à partir de la relation problématique (incohérence, improbabilité, etc.) vers les hypothèses qui l'établissent.

le coût des inférences et la force des connaissances construites : pour des raisons d'ordre assez général, le fait d'expliquer des phénomènes fondamentaux comme la communication humaine à l'aide de contraintes floues (*i.e.* graduelles) comme la charge cognitive ou le degré de certitude semble fort peu satisfaisant. Pour nous, les phénomènes de communication présentent des aspects qualitatifs essentiels. Face à une remarque perçue comme non pertinente, les interlocuteurs protestent ("Pourquoi dis-tu ça ?"). Il s'agit là d'un phénomène tout-ou-rien. Les contraintes floues ne peuvent expliquer de telles réactions de rejet. De plus, l'argument est difficile à tenir pour d'autres raisons : par exemple, notre capacité à communiquer varierait sensiblement avec notre concentration, ce qui est loin d'être établi.

un modèle partiel de la pertinence : enfin, nous critiquerons la théorie SW parce qu'elle n'est pas testée sur des cas réels. On pourrait la qualifier de "pragmatique de fauteuil", par opposition avec des études qui s'efforcent de rendre compte de situations réelles. Au moment de rappeler l'importance du contexte, Sperber et Wilson avouent :

> "Nous sommes obligés d'utiliser des exemples artificiels [...]. Cela ne veut pas dire qu'ils sont traités et compris hors de *tout* contexte." (p. 275)

Une telle démarche semble admise dans certaines sciences du langage. Mais que penserait-on d'une science physique qui se contenterait d'interpréter les résultats imaginaires d'expériences imaginaires ?

Grice et SW emploient souvent le mot "conversation", qui se retrouve d'ailleurs dans le titre de l'article de Grice. Pourtant, à aucun moment, ces auteurs ne se posent la question fondamentale liée à toute situation de communication bidirectionnelle : comment le message *M'*, qui répond à *M,* est-il calculé ? Nous allons prolonger cet aspect de notre critique en montrant les insuffisances des deux modèles pragmatiques que nous avons évoqués, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'interactions réelles.

6. Vers une pragmatique conversationnelle

Si l'on considère les prédictions du principe de coopération de Grice ou du principe de pertinence de SW, et qu'on cherche à les appliquer à une situation de *conversation*, on s'aperçoit qu'elles sous-déterminent largement les phénomènes de dialogue. Dans l'extrait suivant, B *sait* que quelque chose "ne va pas" dans l'intervention de A :

(11) A1- T'as vu la Mercedes ?
B1- Hé bé quoi ?

Pourtant une voiture de cette marque venait effectivement de doubler le véhicule de A et B, sur l'autoroute qui va de Paris vers l'Allemagne. Ce type de voiture se rencontre fréquemment sur cet itinéraire.

B pouvait inférer beaucoup de choses de façon sûre et sans effort : la Mercedes allait plus vite que leur véhicule; elle était nettement plus luxueuse (inférences immédiates); B devrait économiser pour pouvoir acheter ce genre de voiture; ils seraient sûrs d'arriver à temps; il serait possible de rouler plus vite avec la même sécurité (insinuations); etc. La réplique A1 ne viole aucune maxime de Grice : la mention de la Mercedes suffisait pour que B puisse faire des inférences, il était inutile de mentionner sa couleur ou sa vitesse ou sa longueur (maxime de quantité), l'événement mentionné était vrai (maxime de qualité), et il était relié au contexte de la circulation sur autoroute (maxime de relation, principe de pertinence). De même, par rapport à SW, la réplique A1 est pertinente. Elle a un effet sur le contexte, puisque B peut faire des inférences, et B peut considérer que A a donné un message optimal pour que ces inférences-là soient construites.

Pourtant A1 telle quelle est inadmissible, et B émet une réaction montrant qu'il n'a pas compris sa pertinence. Et effectivement la pertinence de A1 vient d'ailleurs, et B *savait* qu'il lui manquait quelque chose. Ce quelque chose est donné dans A2 :

(12) A2- Tu savais que les hongrois, ils avaient des voitures comme ça ?

En effet, la Mercedes était immatriculée en Hongrie, ce que B n'avait pas remarqué. A2 fait ainsi mention d'un événement qui entre en contradiction avec la connaissance de B. A cette époque, le régime politique en Hongrie rendait impossible le fait qu'un ressortissant hongrois pût posséder officiellement une voiture aussi chère. B a toutes les raisons de penser que ce fait est impossible, et il n'est pas disposé à changer son point de vue. Pourtant, contrairement à ce que prédit SW, A2 lui apparaît tout à fait pertinente. Elle est même pertinente pour lui du fait même qu'elle entre en contradiction avec sa propre connaissance !

Dans notre modèle (voir chapitre I.1), nous avons défini les conditions de la pertinence logique des répliques. Pour la première intervention, il s'agit d'apparaître comme suggérant une situation *incohérente*, très *improbable*, ou très *désirable / indésirable* (chapitre I.1, Premier principe de pertinence logique). C'était le cas de (11) A1+ (12) A2, qui mettait en évidence une situation incohérente. Pour comprendre par ex. (5) en tant qu'intervention initiale pertinente, il nous faut absolument un contexte qui rende l'achat d'un exemplaire du Figaro *incohérent* (par ex. si l'acheteur est connu pour ses opinions d'extrême gauche et que l'on considère comme admis qu'il s'agit d'un journal de droite), ou un contexte qui rende l'achat de l'entreprise possible mais *improbable* (si Robert, qui possède d'autres entreprises de presse, vient d'acquérir "Le Figaro" aujourd'hui), ou un contexte qui rende l'achat *désirable* (nous allons enfin avoir les nouvelles), etc.

Noter que le contexte est alors défini sans ambiguïté. Il comprend tous les faits qui entrent dans la relation d'incompatibilité (ou d'improbabilité ou d'(in)désirabilité), cette relation elle-même, plus tous les faits et relations qui établissent ces faits à partir de connaissances tenues pour vraies. Ce contexte, contrairement à ce que laisse entendre SW, est recruté selon un "chaînage arrière", allant des faits à établir vers les prémisses qui entraînent logiquement ces faits.

Le critère de pertinence fourni par notre modèle s'applique aussi aux répliques ultérieures. Une telle réplique doit obligatoirement être une invalidation logique, une banalisation, une réaction antagoniste, ou une co-réaction (voir chap. I.1, Deuxième principe de pertinence logique). Ceci élucide, en la limitant, la nature du lien entre une réplique et le contexte. Contrairement à ce que prédit SW, il ne suffit pas d'être simplement relié

au contexte pour être pertinent. Comment A aurait-elle réagi dans (11-12) si B avait répondu B2a ou B2b après A2 ?

(13) B2a : les Mercedes sont solides
B2b : les Hongrois fabriquent des voitures

Ces phrases sont parfaitement reliées au contexte, elles permettent de faire davantage d'inférences, et pourtant elles sont inadmissibles. La seule façon d'être pertinent après (12)A2, ainsi que le montre notre modèle, est soit de se co-étonner ("Tiens, oui, c'est bizarre !"), soit d'invalider l'incohérence ("Il existe des Hongrois privilégiés", "Il y avait un H mais ce n'est pas une plaque d'immatriculation hongroise", etc.).

7. Conclusion

Selon notre vision des modèles de Grice et de Sperber et Wilson, ces auteurs édifient des contraintes *autour* du phénomène de pertinence. Du moment qu'un message peut être pertinent ou au contraire manquer de l'être, le communicateur se doit d'aider le destinataire à percevoir la pertinence de son message, soit parce qu'il décide de coopérer (vision gricéenne), soit parce que de toute façon son message sera reçu comme s'il sétait conduit de manière optimalement coopérante (vision SW). Mais cela ne définit pas la pertinence.

La tentative, dans SW, de définir la pertinence par l'effet contextuel est malheureusement un peu courte. L'effet contextuel est imparfaitement défini : quelle est la nature du "lien" invoqué dans SW ? Cette insuffisance est, selon nous, regrettable, car c'est véritablement elle qui peut fonder le concept de pertinence.

Nous pensons que notre modèle est propre à amener ce qui fait tant défaut à ces théories pragmatiques. Si, comme nous le croyons, notre modèle est en adéquation avec ce que l'on peut expérimentalement observer, alors il définit de manière stricte les conditions de la pertinence. Il permet aussi de définir sans ambiguïté le contexte auquel un message doit sa pertinence. Enfin, notre modèle va plus loin : il prend en compte l'aspect symétrique de la communication humaine, en ce qu'il permet de prédire les répliques pertinentes qu'un message peut provoquer.

remerciements : je remercie Gilles Ricour pour son aide dans la mise en parallèle des travaux de Grice avec ceux de Sperber et Wilson. Je remercie aussi Laurent Karsenty et Christian Brassac pour leurs remarques... pertinentes.